

Diane Meur, traductrice et écrivain belge, vit à Paris depuis 1987. Son premier roman, *La Vie de Mardochée de Löwenfels*, a obtenu en 2003 le Prix de la première œuvre de la Communauté française de Belgique.



Du même auteur :

La Vie de Mardochée de Löwenfels

Sabine Wespieser, Paris, 2002

Le prisonnier de Sainte-Pélagie

Labor, Espace Nord zone J, Bruxelles, 2003



Les frères siamois

Diane Meur



Tous les samedis après-midi, je rends visite à mon grand-père.

Mon père et ma mère travaillent. Quant à mon frère et à mes deux sœurs ils ont mieux à faire, paraît-il, que de s'occuper d'une « mouflette » quand ils ne sont pas au lycée.

« Je vais au cinéma, dit Stéphane. Mais je ne peux pas t'emmener. Le film que je vais voir, ce n'est pas pour les mouflettes. »

« Traîner une mouflette dans les magasins, quelle drôle d'idée ! Tu t'ennuierais », décrètent Isa et Léa, avant de refermer la porte du palier.

Mouflette par ci, mouflette par là... Le nom a fini par me rester.

À neuf ans ou presque, je suis bien sûr capable de passer quelques heures toute seule, de temps en temps. Mais le samedi, c'est autre chose. Grand-père m'attend.

Sur le coup de trois heures je brosse mes cheveux, je refais mes deux tresses, j'enfile des socquettes propres et je frotte soigneusement mes chaussures : vous allez voir pourquoi.

Puis je descends l'escalier et je marche un peu. Dans la rue parallèle à la nôtre, il y a une enseigne de métal rouge en forme de botte. Je pousse la porte vitrée en dessous, et j'entre dans un grand bruit de clochettes.

« Te voilà, Mouflette ! Tu n'es pas en retard. »

Grand-père est cordonnier. Il se lève de son établi, sourit, m'examine par-dessus ses lunettes. Je cache mes pieds autant que je peux. Mais grand-père n'est pas facile à duper.

« Qu'est-ce que c'est que ces souliers vernis que je ne connais pas ? Montre un peu tes semelles ! »

Je lui tourne le dos et je lève un pied, puis l'autre, comme un petit cheval qu'on va ferrer.

« Tes talons sont tout usés ! Donne-moi ça que je les répare. J'en ai pour cinq minutes. »

Parfois, je proteste :



« Grand-père, petit grand-père chéri, laisse donc mes semelles tranquilles ! On va perdre du temps. Et il fait beau aujourd'hui. Très beau ! »

Grand-père cède, ou il ne cède pas. Quoi qu'il en soit, un peu plus tard il met sa casquette, ferme la boutique, et nous voilà dehors.

« J'espère que tu es en forme », dit-il, tandis que je me suspends à sa grande main qui sent bon le cuir. « Parce qu'aujourd'hui, tu sais, nous jouons au Loto. »

C'est une façon de parler, car nous y jouons presque toutes les semaines. Grand-père prétend que je lui porte chance ; mais nous ne gagnons jamais rien. Au tabac-PMU du boulevard, nous remplissons gravement notre bulletin : trois cases chacun dans chaque grille. Ensuite grand-père passe encore un moment à s'occuper de courses de chevaux qui ne m'intéressent pas, et je l'attends sur le pas de la porte.

C'est là que je les ai vus pour la première fois. Ils avançaient au milieu du trottoir, tous les deux grands, maigres, avec des barbes noires en pointe et des blouses foncées comme je n'en ai jamais vu à Paris, où l'on voit pourtant de tout. Mais surtout ils se ressemblaient, ils se ressemblaient tellement que c'en était comique.

« Grand-père ! Tu les as vus ? »

« Qui ça, ma belle ? » a fait grand-père en s'approchant du seuil. Les deux hommes y passaient, juste à ce moment-là. Ils parlaient entre eux dans une langue mélodieuse que je ne reconnaissais pas. Je les ai regardés avec des yeux si ronds qu'ils m'ont lancé un double coup d'œil étonné.

« Ah, mais je les connais ! » m'a chuchoté grand-père, très sérieux. « Ce sont Stanko et Ivo, les frères siamois. »

Quand grand-père prend l'air très sérieux, c'est qu'il me taquine.

« Des frères siamois ? Qu'est-ce que c'est que ça ? » ai-je demandé avec méfiance.

« Ce sont des frères jumeaux qui sont nés attachés

par la taille, si bien qu'ils ne peuvent pas se déplacer l'un sans l'autre et qu'on doit leur tailler des vêtements spéciaux. »

« Mais je les ai bien vus, ils n'étaient pas attachés par... »

« Allons Mouflette, je te fais marcher ! » a ri grand-père en me tirant une natte. « Bien sûr, ce ne sont pas de vrais frères siamois. Mais des frères, ça sûrement. Je les croise souvent dans le quartier. Et jamais, entends-tu ? jamais je n'ai vu l'un sans l'autre. »

« Et ils s'appellent vraiment Stanko et Ivo ? »

« Je ne crois pas », a avoué grand-père. « Mais je trouve que ça leur va bien. »

J'étais du même avis. Stanko et Ivo ! pensais-je ce soir-là, dans mon lit, après notre longue promenade dans les rues de notre arrondissement. Ils venaient sans doute d'un pays de hautes montagnes, où ils gardaient des troupeaux de chèvres, avec des turbans et de grands bâtons. Ou alors, non ! C'étaient Stanko et Ivo, les deux voleurs de chevaux, qui portaient des poignards à la ceinture et pouvaient dormir en selle, même au grand galop.

— À la maison, on trouve que j'aime un peu trop les livres d'aventures.

Le samedi suivant, nous les avons croisés plus haut sur le boulevard. Il faut dire aussi que nous étions partis plus tôt. Je les ai reconnus de loin.

« Regarde, c'est eux ! » ai-je crié en secouant la main de mon grand-père.

« Qui, eux ? »

« Les frères siamois ! »

Arrivés à notre hauteur ils ont rencontré mon regard et ont souri dans leurs deux barbes.

« Tu as vu ? Ils se souviennent de moi ! »

« Et comment ils ne se souviendraient pas de toi, petite diablesse ! » a gloussé mon grand-père. « Arrête de sautiller sur place et ne parle pas si fort. Est-ce qu'on dévisage les gens comme ça ! »

Je me suis tue un moment, et j'ai repris de plus



belle :

« Eh dis, grand-père ! Et tu crois qu'ils ont quel âge, les frères siamois ? »

« Qu'est-ce que j'en sais ! » a fait grand-père, que je commençais à embêter.

Car voilà : le samedi précédent, ils m'avaient paru vieux comme le monde. Cette fois, ils semblaient plus jeunes que mes parents.

J'ai décidé de mieux les observer à la prochaine occasion, et de noter le lieu et l'heure de nos rencontres. Après quelques semaines, ma curiosité n'était pas encore satisfaite ; mais je connaissais par cœur l'itinéraire des frères siamois dans leur promenade du samedi, qui par bonheur était toujours la même. Quelquefois nous les manquions, et j'entraînais grand-père dans des détours bizarres pour essayer de recouper leur route. Les jours de chance, nous les croisions deux fois : je jubilais.

« J'ai l'impression que nous voyons de plus en plus souvent les frères siamois », s'étonnait grand-père.

Les frères siamois, eux, avaient l'air de plus en plus surpris.

De mon côté, j'apprenais à les distinguer. Ils se ressemblaient beaucoup, c'est vrai ; mais Ivo avait la barbe un peu plus courte, et Stanko les yeux un peu plus clairs.

À force de penser à eux, j'ai commencé à réfléchir à tout ce que nous avons en double. En passant mes chaussettes, je murmurais :

« Une pour Stanko, une pour Ivo ! »

En faisant mes nattes :

« Élastique rouge, une pour Ivo ! Élastique bleu, une pour Stanko ! »

« Mouflette rêveuse », soupirait maman. « Elle n'a jamais mis autant de temps à s'habiller le matin. Allez hop ! dépêche-toi. Tu vas encore être en retard à l'école. »

Un samedi d'hiver, nous ne les avons pas vus. Le samedi suivant, non plus. J'en avais le cœur gros.

« C'est drôle », ai-je dit à grand-père au bout d'un

mois, « on ne voit plus du tout les frères siamois. »

« Tu as dû leur faire peur, à force de leur montrer tes grandes dents de devant », a plaisanté grand-père. « La prochaine fois, essaye de ne pas leur sourire ! »

Mais il n'y a pas eu de prochaine fois. Peu de temps après, j'étais au lit avec une grosse fièvre, et le médecin, toutes les quarante-huit heures, venait parler avec maman d'inflammation des bronches, d'ordonnances et d'antibiotiques.

« Pneumonie double », a-t-il déclaré un jour après m'avoir examinée.

Maman a poussé un cri, mais je n'étais pas étonnée.

« Parbleu ! » pensais-je quand je sentais, à chaque toux, les deux petites pointes qui me faisaient mal dans le dos. « Une pour Ivo, une pour Stanko. »

J'ai longtemps été très malade, et je ne cessais de faire des rêves agités où les frères siamois, barbes en pointe, me chuchotaient des choses incompréhensibles et se livraient à des actes saugrenus. Grand-père passait tous les jours. Il essayait ses lunettes et bavardait comme une pie pour cacher son air malheureux. Il ne me parlait jamais de Stanko et d'Ivo : je n'osais lui demander s'il les avait revus.

Quand je suis entrée en convalescence, le printemps avait commencé depuis longtemps. Je restais assise près de la fenêtre ouverte, à renifler, comme un petit chat, l'odeur des marronniers fleuris. On me trouvait changée. Maman m'avait coupé les cheveux, au ras du menton, parce qu'ils me tenaient trop chaud pendant mes accès de fièvre. J'avais maigri, aussi ; et on s'est aperçu que j'avais grandi de toute une tête, à force de rester dans mon lit.

Ma première vraie sortie, ça a été une tournée des magasins : tous mes vêtements étaient devenus trop courts, et Léa et Isa avaient décidé de m'habiller à neuf.

Au retour, j'avais tellement changé d'allure que Stéphane, pour la première fois depuis des années, m'a appelée Alice, de mon vrai nom.



Je me réjouissais à l'avance de reprendre mes promenades du samedi. Un jour de mai où il faisait vraiment doux, j'en ai eu la permission, et j'ai pris le chemin de la cordonnerie.

Grand-père m'attendait sur le seuil, au soleil.

« Revoilà ma Mouflette ! — Tu es bien belle, aujourd'hui », a-t-il observé en détaillant ma tenue, depuis mes mules neuves jusqu'au foulard noué sur mes cheveux par une de mes sœurs. Puis il m'a fait un clin d'œil malicieux : « Entre. J'ai une surprise pour toi. »

Je suis entrée derrière lui, mais je n'ai rien remarqué de particulier dans la boutique.

« C'est quoi, ta surprise ? »

Grand-père m'a montré, sur l'établi, une paire de chaussures enveloppées dans un sac en plastique :

« Devine qui est venu me porter ça à réparer, ce matin ? »

J'avais déjà compris. J'ai souri de toutes mes dents, pendant que grand-père consultait des yeux l'horloge murale.

« Je leur ai dit qu'ils pouvaient venir les prendre un peu après trois heures. Tu vois comme je pense à toi ! » Je l'ai embrassé. « S'ils ne décident pas de remettre leur course à lundi, nous n'aurons pas à attendre longtemps. »

Un instant après, la porte s'est ouverte dans un concert de clochettes, et je me suis retournée en rougissant.

Les frères siamois ! Mais ils n'étaient qu'un.

Ivo sans Stanko — ou Stanko sans Ivo ? — se tenait devant nous, en chair et en os, saluait mon grand-père, fouillait dans sa poche et en sortait son reçu.

Je le dévorais des yeux. Je relevais toutes sortes de détails : un fil blanc dans sa barbe, une tache minuscule à sa drôle de blouse, sa montre-bracelet, qui était la même que celle de Stéphane.

« Mademoiselle », m'a-t-il fait, avec un petit sourire poli.

Il ne me reconnaissait pas !

Grand-père avait débarrassé le paquet pour lui montrer la réparation. Ils ont échangé quelques phrases. Mon voleur de chevaux, mon berger du Caucase parlait le français sans une pointe d'accent, et portait une eau de toilette dont une publicité, à la télévision, nous vantait les charmes depuis plusieurs mois.

J'ai jeté un dernier regard à sa banale paire de chaussures en cuir marron. Puis je me suis détournée, j'ai pris un vieux magazine qui traînait sur la table, et je n'en ai pas relevé le nez avant d'entendre dans mon dos le tintement de la porte qu'on repoussait.

« Qu'as-tu donc, ma Mouflette ? » a murmuré derrière moi grand-père d'un ton déconcerté.

Je n'ai pas voulu me retourner tout de suite, parce que je sentais une espèce de boule dans ma gorge et que j'avais peur, en regardant grand-père, qu'elle ne se transforme en gros chagrin.

« Mais qu'est-ce qui te rend triste ? — Et moi qui croyais lui faire plaisir ! » s'est lamenté grand-père. J'ai entendu qu'il essayait ses lunettes, puis il a repris, comme frappé par une idée subite : « Tu n'es pas fatiguée, au moins ? »

Il m'a touché la tempe du dos de sa bonne vieille main, dont l'odeur de cuir a fait gonfler encore un peu plus la boule de ma gorge. Non, je n'étais pas fatiguée, non, je ne faisais pas une rechute : j'étais simplement triste, et soudain j'ai compris pourquoi. Était-ce à cause de mes longues journées de fièvre, ou à cause des six centimètres que j'avais gagnés en deux mois ? La vue du frère siamois, en tout cas, avait perdu son effet magique. Plus rien de ces battements de cœur, de ce petit frisson d'excitation que j'avais toujours senti en les croisant — rien de rien. Et je me suis souvenue au même moment que la veille, j'avais bâillé en relisant le début du *Prince sans royaume*, que j'ai pourtant dévoré trois fois.

J'ai enfin osé regarder grand-père. Il avait l'air tellement malheureux, lui aussi, que j'ai décidé de lui mentir un tout petit peu pour le consoler.

« Tu sais, grand-père, les frères siamois... »

« Eh bien ? »

« Je suis fâchée contre eux. »

« Ah bah ! Pourquoi ? »

« Parce qu'ils ne sont pas venus ensemble. Tu te rends compte, des frères siamois qui se baladent chacun de son côté, comme si de rien n'était ? Ça ressemble à quoi ? »

« Enfin Mouflette, c'est une façon de parler, tu sais bien qu'ils ne sont pas vraiment... »

« Et puis c'est Ivo qui est venu », ai-je enchaîné plus fort sans le laisser finir. « Alors que c'est Stan-ko, mon préféré ! Parce que c'est le plus jeune, le plus malin, et qu'il a une petite cicatrice en haut du front, et je suis sûre que c'est depuis le jour où il s'est battu avec un loup, un énorme loup, qui était venu rôder trop près de leurs juments ! »

Grand-père m'a longuement examinée par-dessus ses lunettes, mais j'ai soutenu son regard sans me départir de mon air boudeur.

« Et tu as failli pleurer pour des bêtises pareilles ! » a-t-il fini par dire en riant de bon cœur.

« Quelle petite sottise, cette Mouflette-là ! »

Et sa main s'est levée pour me tirer une tresse — mais je n'ai plus de tresses.

Alors nous avons fermé la boutique, et grand-père m'a dit en enfonçant sa casquette :

« Je suis content que tu sois de nouveau en forme. Parce que tu sais, nos bulletins nous attendent ! »

Ce jour-là, au Loto, nous avons gagné cinq cents francs.

Inédit

Copyright : Diane Meur

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2003